

Extrait libre d'un traité suédois, concernant l'oeconomie rurale, apropié au climat de la Suisse

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **1 (1760)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-622867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



XXIII.

EXTRAIT LIBRE

D'UN TRAITE SUEDOIS, CONCERNANT
L'OECONOMIE RURALE, APROPRIE
AU CLIMAT DE LA SUISSE.



L'OECONOMIE se trouve in-
contestablement dans cet ordre
admirable de choses, que le
Créateur a établi dans l'univers,
pour le bien & l'avantage de ses créatures.
Il y en a de trois sortes.

LA première est la grande économie naturelle,
qui regne entre tout ce qui existe sur la terre,
entre toutes les plantes, tous les animaux &c.
en telle sorte, que non seulement chaque

espece se conserve par elle même, mais sert à la conservation des autres, sans qu'aucune espece périsse entièrement, ni qu'elle se multiplie en trop grande abondance.

LA *seconde* est l'*œconomie générale de chaque état*, par laquelle le gouvernement doit regler toutes choses, de façon que chaque Membre, chaque Société, grande ou petite, se maintienne sans nuire aux autres, sans qu'il s'y manifeste aucun besoin dans le nécessaire, mais plutôt que le convenable, le commode & l'agréable s'y trouvent réunis.

LA *troisième* est l'*œconomie privée ou domestique*, dans laquelle chaque individu de la Société civile exerce les talens, les avantages qu'il a reçu de la nature & de la fortune, pour le bien commun, & employe toutes ses facultés à leur véritable usage, & tous ses soins à augmenter tout ce qui est bon, utile, & nécessaire.

CETTE œconomie ou science domestique, qui apprend comme toutes les choses corporelles doivent être maniées, améliorées & employées à leur plus grande utilité, ne peut se dispenser des secours de la partie de la physique, qui recherche les vertus & les propriétés des élémens, & qui donne une connoissance suffisante de toutes les productions, telles que les pierres, les terres, les plantes & les animaux, selon leur constitution, leur utilité & leur propagation.

CES

○ CES connoissances sont à mon avis , après celle de la religion , les sciences les plus propres à l'homme pour conserver son bien-être & son bonheur , dans les choses temporelles ; elles sont même tellement liées ensemble , qu'aucune famille , aucune personne ne peut s'en passer entièrement. Delà , il est incompréhensible , comment ces sciences si nécessaires , sans lesquelles aucune société humaine ne sçauroit prospérer , ne soyent pas en plus grande estime parmi nous , & qu'au contraire on les néglige au point , que dans nos Academies elles ne sont traitées que superficiellement , ou même tout a fait omises. Ce qui semble autoriser le dégoût que la jeunesse , ordinairement légère & volage , a pour le sérieux & le solide.

LES bornes que je me suis prescrites dans ce Traité ne me permettent pas de parler amplement des trois différentes œconomies spécifiées cy - dessus , & des connoissances qu'elles exigent. Je m'arrêterai seulement à la troisième , à l'œconomie privée ou domestique , qui nous procure les choses les plus nécessaires , comme la nourriture , les vêtemens , les logemens & les diverses aïfances de la vie ; encore suis - je obligé d'avouer mon incapacité à détailler cette matière comme elle le mérite.

○
JE commencerai par l'œconomie de la campagne , prise dans le sens le plus étroit.

ICI tout naît : On plante , on sème , on recueille , tout ce qui nous est nécessaire. Ici se trouve la vraie source de la richesse du public , la grandeur & la force d'un état. Ici l'on voit des milliers de personnes , qui pour se nourrir eux & les leurs , cultivent la terre à la sueur de leurs visages & rendent par là l'état opulent & le souverain puissant & heureux.

LA cabane du laboureur est sans contredit la source de la félicité de nôtre chère Patrie , tout comme les plus grands fleuves sont redevables de l'affluence de leurs eaux , à milles petites sources & à des ruisseaux souvent presque imperceptibles.

NOUS voyons que le simple païsan exerce le métier le plus noble , qui consiste à employer utilement les dons que Dieu a mis dans la nature , & à les améliorer , en les employant pour le bien de l'homme. Nous voyons souvent que ce païsan a plus de lumières sur ce qui peut lui être utile que n'en ont les sçavans , quoique son mécanisme ne soit qu'habituel & fondé sur les exemples , sans qu'il en connoisse les principes & les véritables raisons. Ainsi l'œconomie du païsan est dûe principalement à l'expérience , qui a tiré son origine quelquefois de la nécessité , & souvent du hazard. Il suit cette expérience sans y rien changer , sans la corriger , n'ayant pour cela , ni le courage , ni l'intelligence , ni les facultés nécessaires. L'habitude ,

tude , & la persuasion , que les découvertes qu'on a faites jusques ici sont les meilleurs , lui tiennent les mains liées.

COMBIEN donc sont estimables & dignes de louanges , des hommes expérimentés , des esprits patriotiques , qui entreprennent à leurs risques & par des essais souvent pénibles & dispendieux , de servir de modèles au laboureur & qui tachent , en sacrifiant leur intérêt présent , de rendre par leurs inventions , la culture plus aisée & le terrain plus fertile !

PUISSENT les Souverains , dont la protection particulière , & la faveur bienfaisante sont la récompense certaine & infaillible de ces louables efforts , être à jamais en bénédiction !

CE qu'on nomme agriculture , c'est proprement la propagation des choses naturelles , tant des plantes , que des animaux , auxquelles par les loix de la physique , on aide , soit par le travail , soit par l'art , à se multiplier & à s'augmenter , selon que les circonstances l'exigent.

CETTE science consiste principalement à suivre la nature , mais pour cet effet , il faut , par une étude exacte de la physique , connoître à fond ce qu'on veut propager , sçavoir mettre à profit la propriété des élémens , pour réussir dans ses entreprises.

IL résulte de là, que ceux qui prétendent perfectionner l'agriculture doivent avoir des connoissances très supérieures en physique, s'ils veulent espérer d'y réussir.

UN jardinier habile & expérimenté sçait diriger chaque plante selon son espece. Si on demande la raison pourquoi il en agit de cette façon, il répondra, que la nature elle même le lui a indiqué; que c'est d'elle qu'il a appris, où chaque plante sauvage croit naturellement, si c'est dans une contrée froide ou chaude, à l'ombre ou en plein air, dans une terre sablonneuse ou argilleuse, dans un terrain sec ou humide, & en suivant l'indication de la nature, il procurera à chaque plante, la place & la température qui lui convient. De cette façon il pourra, non seulement se procurer, mais multiplier, & améliorer chaque espece; au lieu qu'en agissant au hasard, ses essais ne sçauroient avoir le plus souvent qu'un mauvais succès.

JE diviserai l'œconomie particulière en deux articles, qui sont l'amélioration & la multiplication de tout ce qui en est susceptible, sçavoir les productions de la terre & les animaux; ce qui a encore les subdivisions.

TOUCHANT le premier point, on ne parlera pas ici de ce qui concerne les mines, puisqu'elles ne regardent point l'œconomie privée; on se bornera présentement aux différentes especes de terre.

LA première chose qu'un païsan doit sçavoir, c'est de connoître exactement le terrain qu'il veut cultiver, & d'en sçavoir faire la différence.

IL se trouve rarement, ou peut-être jamais, une certaine quantité d'une seule espeece de terroir, sur la surface cultivée de nôtre terre. Ces différentes espees sont presque toujours mêlées. Les Phisiciens distinguent les espees suivantes, qui sont la terre noire, la terre glaise ou argilleuse, le sable, la craye, & l'ocre ou terre jaune. On ne s'arrêtera point aux deux dernières espees, qui sont fort rares en Suisse.

LA terre noire, apellée avec justice la terre nourricière, est la plus qualifiée, puisque toutes les plantes en tirent leur meilleure substance, de façon que lorsqu'un païsan a suffisamment de cette terre, & qu'il la cultive soigneusement, il prospère infailliblement; mais comme par le raport abondant, & de plusieurs années elle perd nécessairement une partie de ses particules nourricières, il est naturel de la fortifier & de réparer ses pertes.

CELA se fait en Suisse principalement de deux manières: Par l'arrosément des prés, dans les endroits, où l'on peut conduire des ruisseaux, & des sources d'eaux fertiles, & par l'engrais, dans les champs & généralement partout où l'on cultive toutes sortes de semences, & de plantes. L'engrais contient en

grande quantité les particules nécessaires à tout ce qui vegète.

ON ne s'arrêtera pas à ces morceaux de terrain heureux, à ces excellens prés, qui ne sont point rares en Suisse, abreuvés continuellement, & habilement arrosés par des eaux fécondes, & sur lesquels on lève 2. 3. jusques à 4. riches récoltes en foin. Ils ne sçauroient être améliorés & demanderoient en tout cas un traité particulier.

MAIS je dirai qu'il est à présumer que moyennant des soins, de l'habilité, & quelque peu de fraix, on pourroit fertiliser & changer en prés des milliers de poses de terrain sec & à-peu-près stérile.

JE n'aurai pas non plus pour objet de ce traité, les alpes, l'ornement & les remparts de nôtre Patrie, qui n'ont besoin d'aucune culture; leurs bénignes & abondantes herbes étant un présent immédiat de la bonté du ciel; mais je souhaiterois que quelques personnes expérimentées & habiles voulussent se donner la peine d'examiner s'il n'y auroit pas moyen de tirer encore meilleur parti de plusieurs de ces montagnes, en les nétoyant de pierres, en défrichant les broussailles, & en y faisant paître des moutons, en place du gros bétail.

ENFIN, je ne parlerai pas non plus de la culture de la vigne, une plume beaucoup plus

plus habile que la mienne a actuellement mis la main à l'œuvre pour cet important ouvrage, que j'attens avec impatience, & que je verrai avec bien de la satisfaction.

IL est incontestablement vrai, comme je l'ai dit ci-dessus, que l'engrais est le principal moyen pour restaurer le terrain. Ainsi celui qui a soin d'agrandir son tas de fumier fera en état de fertiliser ses prés & ses champs, & delà grossira le nombre de son bétail; ces trois articles réunis formant l'augmentation de toutes les productions, on conviendra que l'engrais est la vraie pierre philosophale du païsan.

MAIS si on n'a pas soin de redonner aux prés & aux champs, par le moyen de l'engrais, les forces qu'ils ont perdu par la production des foins, & des bleds; si le païsan conduit son foin & sa paille dans les villes pour l'entretien des chevaux qu'on y tient quelquefois pour l'utilité, mais bien plus souvent pour le luxe, ses fonds ne souffriront-ils pas nécessairement par une si mauvaise économie? Les preuves en sont fréquentes dans le voisinage de notre capitale. Et comme ces mauvais économistes se trouvent en assez grand nombre, on demande s'il ne seroit pas à propos, que par arrêt Souverain, le païsan fût obligé de reconduire au moins un char de fumier chez lui, pour chaque char de foin qu'il conduit en ville, afin qu'on n'eût pas le déplaisir de voir ruiner les domaines l'un après l'autre.

l'autre. Généralement on se plaint de manque de fumier, qui ne provient que du peu d'attention qu'on a de s'en procurer, car excepté peu d'endroits, par tout on trouve en abondance ce qui le produit; c'est donc la paresse & le peu de soin qu'on a de conserver les engrais, qui nous en prive en bonne partie, & même en beaucoup d'endroits on s'en débarrasse comme de choses entièrement inutiles.

TOUT ce qui est susceptible de corruption, est très propre pour l'engrais, & l'expérience prouve qu'une bonne partie de la graisse du terrain provient de feuilles & d'herbes pourries, ainsi il seroit très profitable de ramasser soigneusement tout ce qui ne sert pas à la nourriture des hommes ou des bêtes, & de le mettre dans le tas de fumier, ou le garder séparément, pour lui procurer, par une humidité convenable, une parfaite pourriture, & le mêler ensuite parmi l'engrais. Quelle prodigieuse quantité de pareil engrais pourroit-on se procurer de toutes les especes d'animaux égorgés principalement dans les villes, qu'on néglige entièrement, & qui ordinairement est jetté dans les rivières, & emporté par les eaux courantes comme choses tout à fait inutiles! Les saletés des maisons, de quelle espece qu'elles soyent, sont presque par tout jettées & se perdent; & pour les excréments humains leur mauvaise odeur cause en général une grande répugnance à en faire usage, quoiqu'en s'en servant convenablement, c'est

c'est de tous les engrais le plus parfait, & en y ajoutant une portion de chaux vive, on peut, en quelques mois de tems, lui faire perdre sa puanteur, & le transformer en une terre noirâtre aussi fructueuse qu'aucun engrais.

COMBIEN aussi trouveroit-on de profit en améliorant un terrain par un autre, c'est-à-dire, en mettant sur une terre froide & humide, une portion de terrain chaud & sec, sur du léger & spongieux de la terre grasse & glaise, & ainsi du reste. C'est là le grand secret & la principale science des habiles œconomes d'Angleterre, qui par là ont porté l'agriculture à son plus haut période; ce qui fait actuellement le fondement du bonheur de ce Royaume. Des terrains purement sabloneux, ou argilleux, & que dans nôtre simplicité nous aurions envisagés comme entièrement stériles, ont été transformés par ce mélange en des campagnes les plus fertiles.

L'AVANTAGE qu'on peut tirer seulement de la marne, lorsqu'on sçait s'en servir à propos, & qu'on la met sur un terrain convenable, est démontrée par la richesse de l'*Ementhal*, où elle se trouve, & est employée en abondance. Au défaut de la marne, on trouve des bourbiers, des fossés fangeux, des marais, qui tous nous offrent une espece d'engrais. Leur fange étant une terre grasse, dont l'ignorance de nos pères n'ayant point fait usage, nous est par là réservée, & peut être que par le peu d'envie que nous témoignons
d'en

d'en tirer partie , fera encore réservée à nos enfans. D'abord quand la fange est tirée hors d'un borbier ou d'un fossé, elle est grossière, dure , & ne convient à aucune plante ; mais quand on la met pendant une année ou plus en plein air , dans un endroit élevé , elle se change peu à peu par les influences du soleil, de la pluye & de l'air , en une terre fine & grasse , ayant exhalé les mauvaises particules qu'elle avoit contractée en croupissant dans une eau dormante , & étant ensuite mêlée avec le fumier , elle devient en peu de tems un excellent engrais. Si on préfère de garder son fumier sans mélange , on peut mettre cette fange exhalée & aprêtée , dans un endroit où elle soit à couvert , & l'humecter pendant quelque tems d'urine humaine , ou de bête , avec de l'eau épaisse & trouble d'un étang ou avec du vieux lisçu de cendres , & choses pareilles ; mais il faut avoir soin qu'une telle courtine , de même que tous les tas de fumier , ne soyent point exposés , ni au soleil, ni à la pluye , ni trop dans l'humidité ; toutes ces influences lui prennent sa force , & le gâtent.

ON peut en user ainsi avec toutes sortes de terre , même avec celle qu'on tire des tourbières & des colines , si pendant le tems de sa pourriture , on a soin de la bêcher quelques fois , elle devient un excellent engrais , pour mettre sur les champs ; & si la provision s'en trouve suffisante , on peut réserver le fumier pour les prés , où on peut l'employer alors bien plus utilement.

MAIS

MAIS ni pareilles terres préparées, ni le fumier & l'engrais ne suffisent point, pour procurer une abondante production.

UN terrain qui ne consisteroit qu'en terre noire se moisiroit nécessairement; s'il est fertile, il se trouve toujours mêlé de sable; & quoique le sable en soi-même ne donne aucune nourriture, il est cependant très-utile autour des racines, pour empêcher la terre de s'y trop affaïsser & pour que l'air puisse y pénétrer librement.

IL y a différentes especes de sable; celui qui tient de la chaux est le meilleur; celui qui tient du verre est trop acre & trop aigu, & nuit à la plûpart des plantes, surtout à celles qui portent des oignons. Les morceaux de sable, ou pierre molasse, & le sable rouge, ne sont d'aucune utilité, hors que ce dernier peut s'employer avec quelque profit dans un terrain excessivement froid & pesant, pour le réchauffer, & le rendre plus léger. En général il est à observer, que la plus ou moins grande quantité de sable fait la différence de nos terrains plus ou moins légers.

LES vastes bruyères incultes, dont la surface est toute de sable, étant inconnües dans nôtre pais, il est inutile de détailler ici comme de pareilles campagnes pourroient être fertilisées.

LA terre glaise ou grasse est aussi de différentes especes, & ordinairement mêlée avec
de

de l'autre terre. De toutes ces especes, la plus froide & la moins propre à fructifier est celle dont on fait la tuile & les briques. Quand même on y mêle beaucoup d'autre terre elle a toujours le défaut, que dans des années pluvieuses elle conserve trop longtems l'humidité, & fait pourrir les plantes qui ont beaucoup de suc; & dans la sécheresse elle devient si dure que les racines des plantes ne peuvent pas la pénétrer, pour chercher leur nourriture. Lors qu'il se trouve beaucoup de cette terre glaise dans les champs, on a l'inconvénient que par des tems humides, le terrain devient si gluant, & par le sec si dur, que la charrue n'y peut presque pas passer, & que conséquemment on ne sçauroit le labourer comme il faut.

L'ARGILE, dont se servent les potiers, quoique plus fine que la précédente, est cependant par elle même tout aussi stérile; mais si on la mêle convenablement avec de la bonne terre & surtout avec de l'engrais, elle forme un excellent terrain, qui pour les champs & les prés est préférable à tout autre & toutes les plantes utiles s'y cultivent facilement. Finalement la marne grasse, qui lors qu'elle sèche en plein air se réduit en une fine poussière, & quand on la met dans l'eau se défait & se délaye délicatement, ne produit par elle même ni bled, ni herbe, & mêlée dans une quantité convenable avec un terrain qui lui est propre, elle fait des effets merveilleux, comme on l'a déjà observé ci-devant.

VOILA

VOILA une relation courte & simple des propriétés particulières des différens terrains, dont le mélange, dans une juste proportion, fait un objet essentiel dans l'œconomie rurale. Il seroit bien à désirer, que des observateurs habiles & soigneux voulussent se donner la peine d'en faire des essais & continuer au moins 10. ou 15. ans, afin qu'au lieu de conjectures incertaines, on pût enfin parvenir à des règles sûres, & perfectionner l'agriculture, en découvrant précisément quelle sorte de mélange convient le mieux, & peut être employé le plus utilement pour chaque espece de plantes.

C'EST le but du projet d'une école d'agriculture qu'a donné en dernier lieu un patriote françois, qui avance des raisons très solides sur ce sujet. Mais une telle entreprise exigeroit nécessairement le secours du Souverain, car un pareil ouvrage demanderoit trop de tems & de frais, pour qu'un simple particulier pût l'entreprendre, sans être efficacement soutenu; même une société de plusieurs personnes ne sçauroit y subvenir.

LA seconde partie de nôtre œconomie rurale concerne la culture des champs, des prés, des forêts, & de diverses plantations.

LA culture des champs demande une application particulère pour bien connoitre le terrain, afin de le bien préparer, & beaucoup

d'attention pour la sémature & la récolte. Il ne fufit pas qu'un terrain foit propre pour la graine qu'on veut y femer, il faut encore qu'il foit bien préparé. Il importe beaucoup que le champ foit labouré affez profondément, dans la faifon convenable, & netoyé autant que poffible. En général un tel labour ne fçauroit être trop réitéré, & cette regle ne foufre que très peu d'exceptions dans les endroits où le terrain eft extrêmement fec & léger. Il s'agit principalement de rendre, par un labourage fréquent, la terre bien meuble, & d'en extirper toute la mauvaife herbe. Dans des endroits où l'eau refte volontiers croupie, & où par conféquent, les plantes font en danger de fe pourrir, il faut néceffairement lui procurer de l'écoulement, & les peines qu'on fe donnera en faifant des foffés & des conduits d'eau, feront amplement récompénfées.

L'ENGRAIS dont on a parlé fort au long cy-deffus, ne doit pas être mis fur les champs fans diftinction. Le fumier de chevaux & de moutons eft très nuifible à un terrain chaud; par contre celui de bœufs & de cochons ne convient point dans un terrain froid, & en général le fumier qui n'eft pas bien pourri, profite mieux dans le terrain humide, que dans le fec: mais de quelle efpece qu'il foit, on ne doit jamais le mettre fur les champs en tems d'été ni l'y laiffer longtems en de petits monceaux, expofé à la chaleur & à la pluye, qui lui font perdre beaucoup plus
de

de ses forces & de sa vertu, que des œconomes peu soigneux ne sçauroient s'imaginer.

ON ne peut pas fixer précisément le tems auquel il convient de semer les différentes semences, cela dependant de diverses circonstances, de la disposition du terrain, de sa situation, du tems, de la saison, & choses pareilles. Il n'est même pas toujours bon de suivre en cela les usages & les coutumes d'un pais, qu'on ne doit cependant rejeter qu'après de bonnes expériences.

DANS les Provinces Suédoises, le célèbre *Linnaeus* a donné pour regle, que chaque endroit doit s'apprêter à semer les graines de printems, quand les arbres commencent à pousser. Cette regle paroît fondée sur la nature même, & seroit peut-être suivie avec succès dans nôtre Patrie, où la température du climat est si différente d'un endroit à l'autre.

IL ne seroit pas convenable de fixer la profondeur dont chaque espece de semence doit être portée en terre, ni la quantité qu'on en doit mettre sur une pose de terrain. On observera simplement, que lors que la semence n'est pas allés profondement en terre, la meilleure partie court risque d'être mangée par les oiseaux, ou de périr par les froids & les gélées du printems, de façon qu'on peut, non seulement conjecturer, mais même hardiment assurer, qu'avec des utenciles plus propres à l'important ouvrage de la semature, on

pourroit épargner au moins le tiers & peut être la moitié des semences, sans rien diminuer de la récolte.

DES essais faits avec soins & avec diverses especes de graines en fournissent déjà la preuve, & on vérifiera dans la suite, par de nouvelles expériences, si cela réussit dans toutes sortes de terrains, en différentes saisons, & avec toutes sortes de graines.

CES essais feront communiqués en toute sincérité au public, pour l'utilité commune.

ON ne peut pas déterminer, non plus, s'il est plus utile de faire la moisson avec la faucille, ou avec la faux; cela dépend de l'espece de graines, de la situation du terrain, & de la quantité d'ouvriers qu'on a; lors que l'on est suffisamment de monde, il paroît que la faucille est l'instrument le plus propre pour éviter que les grains ne tombent en trop grande quantité des épis.

ON ne s'arrêtera pas à la manière de battre les bleds, de les soigner & de les conserver. Ces deux articles paroissent si importants qu'on leur destine un traité particulier; & quant au premier, il n'y a pas beaucoup à observer; cependant on dira en passant à nos oconomés, que s'ils n'y font pas attention, les batteurs peuvent laisser beaucoup d'épis à la paille, surtout lors que les bleds ne sont pas bien secs, & s'ils n'y veillent soigneusement,

ment, ils courent risque aussi de laisser prendre à une partie de leur grain le chemin de la cabane du bateur.

ENFIN nous venons aux prés. Cette partie essentielle de l'agriculture a été portée par l'expérience, & l'habileté de nos païsans, en général, à un si haut point, qu'elle fait autant honneur à leur capacité, qu'elle apporte de profit & d'utilité à toute la Suisse. Car les prés sont le vrai entretien des champs. Si ceux-ci sont négligés, comment les champs pourroient-ils prospérer, surtout chez nous, où suivant la manière de cultiver les champs, ils ne rapportent qu'à proportion de l'engrais qu'on y met, & d'où proviendrait cet engrais, si ce n'est par la quantité de nôtre beau bétail?

AINSI nous sommes fort éloignés de vouloir prescrire ici à nos païsans la manière de cultiver les prés. Nous voulons simplement leur faire part en peu de mots, de ce que nôtre Auteur Suédois dit à cet égard. Peut-être que dans quelque cas particulier on pourroit en tirer du profit. Un prés, dit-il, qui porte sans cesse de l'herbe, qu'on fauche en été, & sur lequel on met paître le bétail en automne, qui par conséquent ne repose jamais, & qu'on ne nourrit par aucun engrais, sera sûrement ruiné en peu de tems, & ne rapportera que de la mauvaise herbe, surtout s'il y croit aussi des broussailles, & s'il y a des endroits marécageux; mais en le labourant de tems en tems, en y mettant de

A a a 3

l'engrais,

l'engrais, & en y semant des graines d'été, on parviendra sûrement à y recueillir ensuite en abondance de l'excellent foin; & pour le marécageux, des aqueducs, & souvent de simples fossés peu dispendieux, feront un bien merveilleux.

NOTRE Auteur trouve aussi fort préjudiciable aux prés, de ramasser l'herbe d'abord après qu'elle a été coupée, sans la laisser auparavant sécher sur le terrain, puisque par là les racines qui avoient été à l'ombre & à la fraîcheur de l'herbe, étant découvertes si subitement, se séchent presque toutes par l'ardeur du soleil. Je trouve tout aussi nuisible d'y faire paître le bétail au printemps, ce qu'un œconome prudent ne fera jamais. Il seroit même à souhaiter que le pâturage en automne fût aboli, car souvent les grosses bêtes arrachent les herbes avec leurs racines, ce qui gâte considérablement les prés, au lieu que l'herbe qui croit après la dernière fauchée, se fanant pendant l'hyver garantit ensuite au printemps la première poussée que font les jeunes herbes, des vents froids & surtout des gélées du matin. L'Auteur Suédois trouve encore fort utile aux prés & aux champs pour les garantir, tant du froid au printemps, que de la trop grande chaleur en été, d'y planter des arbres touffus, comme des tilleuls, & des ormes, & aussi des coudriers, & il assure que non seulement les prés, mais aussi les champs se trouveront fort bien de pareilles cloisons. En général il conseille des plantes vives pour toutes sortes de hayes:

LORS

LORS que pour fertiliser les prés on veut y semer des graines d'herbes étrangères, il recommande d'observer trois choses.

- 1°. QUE ces graines soyent crües dans un climat aussi froid que celui où l'on veut les semer.
- 2°. QUE le terrain soit propre aux especes de graines qu'on y seme.
3. QU'ON sache quelle sorte de fourage est convenable à chaque espece de bétail.

SELON le même Auteur, chaque sorte d'herbe demande pour ainsi dire un terrain particulier: L'avoine sauvage & le gramen de marais *Linnaei flor. 68. 71.* veulent une terre légère & bien engraisée. Le Panis *flor. 52. 53.* vient le mieux dans des prés vastes découverts, & dans un terrain bas. Le Sainfoin nommé communément Esparcette *flor. 620.* vient le mieux sur des hauteurs sablonneuses, & le *Triticum Vaccinum flor. 54.* aime l'ombre. La Rüe sauvage exige surtout une terre sablonneuse.

COMME l'égayement des prés n'est point en usage en Suède & ne paroît pas praticable par diverses raisons, l'Auteur dit, que le meilleur moyen pour entretenir un pré, dans toute sa fertilité est de le labourer, d'y mettre de l'engrais, d'y semer du seigle, & en-

suite d'y laisser croître l'herbe, aussi longtems quelle vient en abondance. Si elle commence à diminuer, il faut de nouveau le labourer comme cy - dessus, & pour être assuré que le terrain raportera toujours autant que possible, il faut partager les prés en trois portions & en ensemencer châque année un tiers; de cette façon on peut compter qu'on tirera le meilleur parti que possible de son terrain.

POUR avoir une preuve convaincante, que souvent la disette est une suite de la trop grande abondance, passons de nos prés à nos forêts.

IL est presque incroyable, & il doit paroître incompréhensible à d'autres nations, que la Suisse, aussi bien que les Royaumes du Nord, & surtout la Suède, se plaignent du manque de bois, car en considérant le país depuis les hauteurs, on ne voit de tous côtés, & aussi loin que la vüe peut s'étendre, que des forêts, entre lesquelles se trouvent par ci par là de petites contrées cultivées; tant il est important d'œconomiser dans la plus grande abondance, quelque inépuisable qu'elle paroisse, si l'on ne veut pas risquer de tomber dans le besoin.

QU'IL est facheux que le peu d'œconomie de nos ancêtres & de nous mêmes, ait obligé le Souverain, pour subvenir à nos propres besoins, de défendre la sortie de toutes sortes de bois, sans exception, hors de
notre

nôtre país ! Combien de milliers d'écus la Suisse pouroit-elle tirer de l'étranger, par la vente des planches, des poutres, des boisages propres aux bâtimens, peut-être même des mâts de vaisseaux, comme aussi par le débit de la poix, de la résine, du goudron &c. si on avoit la liberté de les envoyer dans les país étrangers ! Avec quelle facilité pouroit-on les y transporter par la situation avantageuse de nôtre país, où il y a tant de fleuves, & de rivières navigables ? On tireroit aussi des sommes considérables, en fournissant à nos voisins des bois pour des afûts, pour des croffes de mousquets, pour toutes sortes d'ouvrages de menuiserie, & d'ébénistes &c. Combien de bourgeois & de sujets pourroient, avec de pareils commerces s'enrichir & contribuer par des profits considérables à rendre le país plus opulent ! Je sçai pour certain, qu'un scieur de bois a tiré d'un seul noyer & de sa racine tant en planches qu'en petit bois, passé 50. écus.

MAIS pour avoir si mal œconomisé par le passé, nous nous voyons entièrement frustré pour le présent d'une branche de commerce si lucrative.

IL seroit fort à souhaiter que le mal passé servit de leçon pour l'avenir. L'équité devroit nous faire réfléchir, que nous ne sommes pas nés pour nous seulement, mais que nous devons aussi songer à la postérité, & travailler à lui laisser au moins autant de

richesses que nous en avons reçu de nos pères.

MAIS c'est à quoi il y a malheureusement peu d'espérance. Le païsan Suisse continue toujours à faire des bâtimens immenses, des maisons, des granges, des étables, des remises, toutes en bois, même dans les lieux où il auroit la pierre, la chaux, & le sable en abondance. S'il a une pièce de terre un peu éloignée de sa demeure, il y construit une cabane de bois, pour y mettre la récolte de cette pièce, afin de s'épargner la peine de la transporter dans sa grange, pendant qu'il pouroit suivre la pratique des autres païs, qui est d'amonceler son foin en pyramide & le couvrir de paille, s'il n'a pas d'abord la commodité de la charrier dans sa grange. Il se consume aussi une prodigieuse quantité de bois pour des hayes & cloisons, malgré tant d'ordonnances si salutaires, que le Souverain a faites pour engager les païsans à fermer leurs pièces de hayes vives. Il est incompréhensible d'où peut venir une opiniâtreté, & une rénitence si préjudiciables, & qui causent annuellement un aussi affreux dégât dans les bois, surtout parmi les jeunes plantes, & qui occasionent toujours de nouveaux frais, & de nouvelles peines.

POUR former des hayes il est notoire que nous avons en abondance toutes sortes de plantes, qui croissent en toute espèce de terrain, telles que l'épine blanche & la noire,
l'églan-

l'églantier ou rosier sauvage, le charme, l'épine vinette, le groseiller & plusieurs autres. Pour les terres humides, nous avons toutes sortes de faules.

EN Suède la blanche croit fort aisément : On en coupe des branches de 5. à 6. pieds de long, qu'on plante environ un pied de profondeur en terre par le bout où elles ont été coupées, en biais à la distance de 18. pouces l'une de l'autre ; on les entrelasse en les couchant un peu, elles croissent & forment de fort jolies hayes. On ne sçauroit donner aucune raison plausible, pourquoi cette méthode ne pourroit pas avoir lieu en Suisse. Mais supposons qu'il y eût des terrains assés pierreux pour qu'aucune plante vive ne pût y croître, une pareille pièce ne seroit sans doute pas d'un assés grand raport pour la fermer d'une haye de bois sec, & au cas qu'elle en valut la peine, ne seroit-ce pas un double profit de ramasser les pierres qui se trouveroient sur cette possession, & d'en construire du moins autant qu'elles pourroient s'étendre, un mur sec à l'entour, comme cela se pratique en bien des endroits par de soigneux œconomes.

ENFIN on peut aussi fermer une grande possession par un fossé, & avec la terre qu'on en tire former une digue, qui la garantira de toute irruption du bétail. En un mot on devroit tenter tous les moyens propres à prévenir la ruine totale des forêts, par l'affreuse
quantité

quantité de bois qu'on a consumé jusques ici pour des hayes , & qui étoit si mal employée.

IL se comet aussi des fautes très considérables dans le coupage & l'usage des plantes dans les forêts ; la nature du bois blanc est de repousser par la souche & de reproduire de nouveaux troncs , lors qu'on le coupe dans l'âge & le tems convenable. Cependant il n'y a que très peu d'endroits où l'on profite de cette méthode.

ON ne fait pas assez d'attention , non plus , qu'une forêt de bois noir , ne doit jamais être entamée du côté du couchant , puis que les vents fougueux de l'Ouest leur font un tort infini , par l'abattement des plantes , qui abiment la jeune semence ; & en général en coupant le sapin , on ne ménage pas assez les jeunes plantes , qui se trouvent au pied.

UNE autre peste des forêts , & qui leur cause un préjudice irréparable , ce sont les charbonniers , & les résineurs , qui par le défaut d'une inspection convenable font ordinairement un dégât horrible , & employent des milliers de plantes mal - à - propos , qui devroient être réservées pour de beaucoup meilleurs usages , pendant que si ces charbonniers & résineurs étoient bien dirigés , & assignés sur des endroits convenables , ils pourroient faire leur profit , & celui du país , sans causer aucun domage.

A TOUS

A TOUS ces désordres on peut ajouter celui qui arrive si communément , c'est que le païsan negligent laisse dans les forêts de sapin les fouches , & les sommets des branches , qui y périssent , au grand préjudice de la jeune semence , pendant qu'on pourroit , comme en Suède , où l'on a appris à œconomiser , en faire & préparer du goudron & de la poix en abondance.

SI l'on considéroit de plus la perte irréparable que le bétail , surtout les chèvres , causent dans les forêts , en détruisant les jeunes plantes , on seroit surpris que nous ne fussions pas déjà totalement privés de cette denrée , si nécessaire à la vie , & tout étonés qu'on puisse encore s'en procurer dans les villes en aussi grande abondance , & à un prix aussi modique.

BONHEUR dont nous sommes entièrement redevable à la prudence & aux soins de nôtre Souverain. Mais ces soins & ces précautions ne sçauroient suffire à la longue , il faudra nécessairement en venir à des moyens plus sévères pour obvier à tous ces désordres , à tous ces abus , & s'occuper sérieusement & avec zèle à faire en sorte que dans les endroits incultes , qui se trouvent en grande quantité dans nôtre païs , & qui cependant seroient fort propres à cet usage , on fasse des plantations de bois de toutes especes.

DANS

DANS peu il paroitra dans ce Journal une instruction circonstanciée , de la manière la plus sûre , & la plus avantageuse pour établir ces plantations. L'habile Auteur de ce mémoire ayant toute la capacité requise pour cet important ouvrage.

MAIS en l'atendant , je ne sçaurois m'abstenir d'anticiper dans un seul point sur cette Instruction , en indiquant une sorte de plantation , que je tiens de bonne part & qui dans divers païs , spécialement en *France* , en *Angleterre* & dans le *Liégeois* , se pratique avec beaucoup de succès. Il n'y en a peut-être point de plus prompte , de plus utile , & de plus profitable ; point de plus sûre , pour avoir toujours une provision suffisante de la meilleure & plus fine écorce de chêne , provision, sans laquelle on ne sçauroit préparer du véritable bon cuir pour des semelles ; article qui est d'une si grande importance , puisque jusques ici à cause du mauvais tan , aucun taneur n'a pû parvenir à aprêter le cuir dans la perfection de l'Anglois & de celui des Païs-bas. Je me crois obligé de faire part de cet avis à mes compatriotes , le plutôt le mieux. Mon Auteur dit , qu'on choisit volontiers , pour cet effet , une terre glaise , & s'il se peut de celle , mêlée d'un peu de sable. Au printems on y fait des fillons ou pour mieux dire des petits fossés d'un pied de profondeur , & d'un demi pied de longueur , qu'on laisse tels jusques en automne , afin que l'air puisse bien y passer ; ensuite on élargit ces fossés en longueur,

longueur, de distance en distance, & on laisse assés d'espace pour que la terre amoncelée ne puisse pas retomber dedans.

EN automne quand les glands sont mûrs & commencent à tomber, on les ramasse & on les plante d'abord dans ces fossés. Il faut observer, en les plantant, que ce soit par un tems sec & dans la nouvelle lune, & les mettre à un pied de distance l'un de l'autre; ensuite il faut combler les fossés avec la terre qu'on en avoit ôtée, & la foffoyer par dessus. Dans des contrées froides, il ne faudroit peut-être pas les planter tout à fait si profonds, afin que le germe en poussant ne soit pas étouffé, ni dans un terrain humide, crainte que le gland ne pourrisse.

MAIS des essais faits avec soin indiquent mieux, la méthode la plus convenable dans une contrée, & dans les diverses especes de terrain. Si à peu de frais on pouvoit faire remuer les fossés de 10. à 12. pouces de profondeur, avant que d'y planter les glands, il n'est pas douteux que cela ne contribuât à un prompt & bon accroissement. Quant aux glands pour planter on choisit les plus beaux, ceux qui ont le calice gros & épais, & qui ont crû sur les meilleurs chênes. La preuve d'un bon chêne est lors qu'en coupant une branche de l'épaisseur d'un doigt par le milieu on y trouve distinctement l'empreinte du soleil avec ses rayons. Pendant l'espace de deux ans il n'y a rien à faire à ces plantations

tions que de les nettoyer des mauvaises herbes ; mais au troisième printems , il faut avant que la sève entre dans ces jeunes plantes , & par un tems sec , les couper au niveau de la terre , & avec la chaleur de l'été , ces plantes repousseront de leurs racines quantité de petites branches. Lors que ces chênes auront 4. 5. ou pour le plus 6. ans , on les pèlera , & en ôtera toute l'écorce au mois de May , lors qu'ils sont dans leur plus grande sève ; on séchera cette écorce à l'ombre , en la mettant à couvert du soleil & de la pluie , afin qu'elle conserve tout le sel qu'elle contient ; enfin on la pilera menu , ou on la moudra , pour la donner au taneur. Au mois d'Août suivant , on coupera les branches écorcées , qui peuvent servir pour brûler , & au printems suivant , ces mêmes plantes reproduiront quantité de jeunes rameaux , qui au bout de 4. ou 5. années feront de nouveau pèlés , & on agira pour l'écorce comme on l'a dit ci - dessus & ainsi de suite.

QU'EST - ce qui nous empêcheroit de faire un essai aussi facile que celui d'une pareille plantation , & d'imiter des exemples qui non seulement contribueroient à l'amélioration de nos importantes manufactures de cuir. Mais qui feroit d'un profit très - considérable à leur entrepreneur ?

QU'EST - ce qui nous empêche d'aller même plus loin ? Il est évident que toute espece de bois , surtout les jeunes feuillages ,
repouss-

repoussent avec vigueur hors de leurs racines, quand le tronc a été coupé prudemment ? Ne pourrions nous donc pas, tant pour l'usage du foyer, que surtout pour hyverner nos brébis, construire des hayes, des buissons, avec ces fortes de plantes qui croissent promptement, dont les brébis mangent volontiers les feuilles, & qui mêmes leur sont salutaires ? Je crois aussi qu'un terrain de 5. à 6. poses, planté de frênes, seroit dans peu d'années suffisant pour hyverner une bergerie considérable.

J'E dis plus. On sçait très bien, que le plus grand obstacle de la culture des vers à soye en Suisse, est qu'on n'a pas assez tôt la feuille de meurier, & l'on n'ignore point que toutes sortes d'arbres, mais particulièrement les meuriers, poussent, au moins 12. ou 15. jours plutôt, quand ils sont taillés bas, que lors qu'ils sont à haute tige. Qu'est-ce donc qui nous empêche de cultiver des meuriers à basse tige, ou même des buissons, d'autant plus que sans nuire en rien aux vers, on peut leur donner le rameau avec les feuilles ? Au contraire cela contribueroit à leur santé & à rendre la soye plus forte. Peut-être que la négligence d'un établissement si aisé, & si simple, est la plus grande cause que tant de couvées de vers à soye, qu'on a tenté de faire en Suisse, ont péri misérablement, & dont le mauvais succès a entièrement dégoûté les amateurs d'une entreprise qui en réussissant seroit d'un si grand avan-

tage à tout le pais , & surtout aux entrepreneurs.

LA troisième partie de l'œconomie rurale a pour l'objet , d'élever & d'entretenir toutes sortes d'animaux utiles.

LE bétail est pour un œconome un article capital , puis qu'il en tire , la viande , la graisse , le lard , le lait , le beure , le cuir , la laine , le poil , la corne , les os , & ce qui fait l'essentiel de l'œconomie rurale , le bument , ou l'engrais.

IL seroit obligé de se passer , où d'acheter bien toutes ces choses si nécessaires à la vie , s'il n'avoit point de bétail. Ainsi son plus grand avantage est incontestablement de connoître à fond la meilleure manière d'élever & d'entretenir son bétail. Il seroit impossible de parler ici de tout ce qui est à observer dans cette grande étude ; on se contentera de faire mention d'une partie.

SI dans les étables le foin est placé immédiatement au dessus , on doit avoir soin que les plat-fonds soient épais , & bien enchassés , afin que l'haleine , & les exhalaisons du bétail ne gâtent pas le foin ; & au cas qu'on veuille garder une partie des bêtes dans l'écurie pendant l'été , on doit observer de leur procurer autant de bon air , & de fraîcheur que possible , afin qu'elles ne souffrent pas de

de la chaleur, comme par contre en hyver on doit avoir soin de les garantir du froid.

QUANT à leur nourriture, il y a bien des choses à remarquer dont les oeconomes négligens & peu soigneux ne s'embarassent guères. En général on n'a pas assez de soins d'extirper des prés & des pâturages l'herbe nommée Cigue (*Cicuta palustris* Lin. flor. 239.) & celle nommée Perfil d'ane (*Cicutaria palustris* Lin. flor. 238.) La première est un poison mortel pour les vaches, & la seconde pour les chevaux, quoique plusieurs autres animaux, entre autres les chevres, puissent les manger sans qu'elles leur causent du mal.

SOUVENT l'on conduit les brébis dans des pâturages marécageux, & les vaches dans des bruyères sèches & arides; de cette façon on fait un tort infini au bétail, & on peut leur attirer des maladies contagieuses. Souvent aussi des bergers négligens n'ont nulle attention pour détourner leurs troupeaux altérés, des eaux bourbeuses & croupies, & les abreuver dans des ruisseaux ou fontaines, d'une eau claire & saine. Cette seule négligence, dans un point si essentiel, a déjà causé, non seulement la ruine d'un troupeau, mais le malheur de toute une contrée.

LA manière de donner à manger au bétail dans l'étable se fait rarement avec le soin qu'il exige. Bien des gens, par une ancienne & mauvaise habitude, ne lui donnent que

trois fois par jour à manger , au lieu de leur donner souvent & en plus petite quantité. Cinq fois par jour , & autant que possible à des heures réglées feroit le mieux ; de cette façon il consomeroit son fourage avec apétit , pendant qu'en ne leur en donnant que trois fois par jour & en plus grande quantité , ils en perdent la moitié , en le jettant sous leurs pieds où il ne sert que pour la litière.

EN Suède , & généralement dans toute l'Allemagne , il est en usage de donner aux vaches à lait , des breuvages aprêtés avec de la farine & plusieurs sortes de racines mises en poudre. On y met tremper le foin dans de l'eau avec un peu de sel , & leurs meilleurs livres œconomiques font beaucoup valoir ces précautions , & assurent qu'on en est richement recompensé par la grande quantité , & la bonne qualité du lait. Peut-être pourroit-on pratiquer avec succès une telle méthode en Suisse , surtout dans les endroits où le fourage n'est pas des meilleurs.

IL est aussi décidé que tout le gros bétail sans exception se trouve très bien d'être abreuvé soir & matin , avec de l'eau à laquelle on a fait passer sa trop grande crudité , & sa trop grande froidure en hyver.

MAIS quelques soins que l'on prene de son bétail , le principal est de n'en garder qu'autant qu'on en peut nourrir largement pendant l'hyver & le printems , car souvent
on

on s'attire par là un dommage très considérable ; l'augment devient plus chétif d'année en année, & les famines du printems épuisent les bêtes, au point qu'elles ne peuvent plus se reprendre de tout l'été.

ENFIN on doit tacher qu'il se trouve partout des personnes entendües, & expérimentées dans les maladies du bétail, & qui sachent leur aider & les guérir avec des remèdes apropiés & sûrs, plutôt qu'avec des superstitions, & des enchantements prétendus. La Suisse est assés pourvue de bons médecins de bétail, mais l'importance du sujet exige bien qu'on fasse une attention sérieuse sur ceux qui s'en mêlent sans s'y entendre, & que même dans cette partie de la médecine il ne soit pas permis à un chacun de la pratiquer, & sous le spécieux prétexte de gagner son pain, induire les gens crédules dans un dommage souvent irréparable.

CEUX qui ont les occasions, & qui s'entendent à élever toutes sortes de volailles trouveront aussi un profit considérable, à entretenir des poules ordinaires, des poules d'inde, des oyes, des canards, des pigeons, &c. Plusieurs œconomes ne veulent point de poules d'inde, parce qu'ils croient que les jeunes dindons, exigent des soins à l'infini, & une nourriture fort chere. Mais par une heureuse & longue expérience je puis les assurer qu'à peu de choses près, ils ne demandent pas plus de soins que d'autres volailles. Il n'y a

qu'à avoir l'attention de prendre le petit dindon au moment, ou le même jour qu'il fort de la coquille, & le plonger dans de l'eau froide, lui faire avaler un grain de poivre, & ensuite le remettre d'abord sous la mère; de cette façon il deviendra fort & robuste, & ne craindra pas plus la rosée & la pluye qu'un poulet ordinaire. Une chose encore qu'il faut observer soigneusement, est que ces utiles animaux sont sujets, dans leur jeunesse, à une maladie qui les fait périr en peu de jours, lors qu'on ne sçait pas y remédier & qui n'est rien quand on y apporte un prompt secours. Lors qu'on s'aperçoit qu'ils sont malades, il faut les examiner, & l'on trouvera sur la queue, une, deux ou même trois plumes dont le tuyau est rempli de sang; il faut les leur arracher & dans l'instant ils sont guéris. Ils ne demandent aucun autre soin à cet égard.

ON auroit certainement tort de regarder la propagation de la volaille comme une chose méprisable, & de petite valeur dans une économie; le seul calcul combien il se consume dans une année d'œufs dans une ville médiocre, comme nous en avons beaucoup en Suisse, fera voir que cette petite denrée se monte à plusieurs mille écus, que le païsan qui demeure aux environs de la ville retire, & qui lui sont procurés par la soigneuse ménagère, avec peu de peines, & encore moins de frais & qui sont un si bon secours

secours pour sa dépense. Cet article étant vrai, comme on ne sçauroit le nier, on peut juger de là combien le profit d'élever de la volaille est toujours plus ou moins considérable. Une petite contrée voisine, qui ne consiste qu'en trois paroisses, & qui depuis maintes années trafique avec des dindons, qui y gagne annuellement plusieurs mille Gouldes, & qui s'est enrichie par ce négoce, fournit la meilleure preuve de ce que j'avance.

JE souhaiterois de pouvoir rendre un aussi bon témoignage à mes compatriotes touchant la pêche du poisson. Cet article paroitra peut-être aussi superflû, ou même ridicule à mes lecteurs, mais je ne pense pas comme eux. Je trouve au contraire, que dans un país comme le nôtre où l'on n'est pas exposé a des froids si rigoureux, où il y a abondamment d'excellentes sources d'eau, dans un país qui est partout coupé de rivières, & de ruisseaux, qui ne tarissent, ni ne gèlent jamais entièrement; dans un país ou des valons bordés de collines, & de monticules offrent la plus belle situation pour faire des étangs, on a bien tort de n'en pas construire en plus grand nombre, & les peupler de différentes sortes de poissons, puis qu'on seroit amplement recompensé des soins & des peines qu'on se donneroit à cet égard, & qu'on pourroit à peu de fraix, avec un très petit fond & presque point d'entretien, se procurer un revenu considérable. Mais en

établissant de pareils viviers , il faudroit observer , de n'y point mettre de poissons voraces qui détruisent les autres. Au reste l'expérience feroit voir en peu d'années quelles especes de poissons fructifient le plus dans un étang.

IL ne faut pas s'étonner si l'on fait si peu d'attention à cette branche de l'œconomie rurale , puis qu'on en néglige une bien plus considérable , qui est la culture des abeilles , dont les avantages , & le profit sont incontestables , & reconnus de tout le monde , & que chaque pauvre païsan qui ne possède qu'une mauvaise cabane , peut se procurer. Ni la nature ni l'art , ni aucunes loix n'ont prescrit des bornes aux abeilles ; elles ont le droit de chercher partout leur aliment , les campagnes les plus désertes , les champs , les prés , les forêts les plus touffues leur fournissent abondamment leur nourriture , & lors qu'elles sont bien soignées , elles se multiplient infiniment , & même ces soins sont si peu pénible , qu'un homme incapable de tout autre travail pourroit en gouverner plusieurs centaines de ruches. Seulement faut-il observer que lors qu'elles poussent on ait des ruches prêtes à les y faire entrer ; en leur prenant le miel , de leur en laisser pour leur nourriture pendant l'hyver comme aussi de les préserver du grand froid. Moyennant ces soins , on a fait tous ce qu'elles exigent pour leur conservation & leur accroissement. Quant aux profits dont ces laborieux animaux

maux récompensent ces peines, ils sont trop connus, pour que je m'arrête longtems à les détailler.

CHACUN sçait, que quoique le sucre ait banni le miel de presque toutes les tables friandes, cependant cet excellent aromate national reste toujours à-peu-près dans son même prix, & cette délicieuse denrée a toujours un débit sûr dans l'étranger.

COMBIEN d'argent ce seul trafic innocent pourroit-il faire entrer dans notre país! Combien pourroit-on au contraire en épargner à la Suisse de celui qu'on envoie dans le dehors pour de la cire, si nous cultivions suffisamment d'abeilles pour fournir des cierges les églises catholiques, & des bougies à nos Magistrats opulens & à nos riches négocians!

IL n'est pas étonnant que la Province de Bretagne ait tout nouvellement fixé des prix considérables pour l'accroissement de la culture des abeilles. Il n'est pas à présumer que nous ayons de pareils encouragemens dans notre país, mais tout bon œconome de campagne doit être suffisamment excité, en aprenant, que l'année dernière, un savant d'une ville voisine a tiré de ses ruches d'abeilles, entretenües pour son amusement & son agrément, un profit de 200. écus blancs.

TOUS les différents articles dont on a parlé dans cet extrait, pris ensemble, for-

ment donc le principal objet de l'oeconomie de campagne. A peine en ai-je tracé une foible ébauche. Des années entières ne suffiroient pas pour en faire la description dans toute son étendue, & pour traiter toutes ces parties selon leur importance & leur dignité.

QUI ne feroit convaincu, après ce que l'on vient d'exposer, que la physique est dans toutes les maisons une étude indispensable & sans laquelle toute l'oeconomie sera fondée sur de faux principes & dirigée entièrement au hazard.

RIEN donc ne feroit plus important ni plus avantageux, pour le bien général & particulier, que de voir nôtre jeunesse helvétique prendre goût, dès sa tendre enfance, à l'étude si utile de la physique, & de ce qui en dépend, & que dans les différentes Universités & Academies où elle se trouve, le plus grand soin fût de lui enseigner à fond cette science si nécessaire; la nature est d'elle-même si atraiante, la jeunesse si inclinée à satisfaire ce desir de curiosité qu'elle apporte au monde en naissant, qu'il feroit très aisé de parvenir au but qu'on se propose, si les maîtres s'apliquoient davantage à trouver la bonne méthode d'enseigner, & de diriger les études pour la plus grande utilité.

NOTRE chère Patrie prendroit une toute autre face & le goût pour l'agriculture si utile, si nécessaire, feroit bientôt réveillé dans

dans les villes , si chaque œconome qui possède des fonds de terre , s'apliquoit sérieusement à connoître la nature , & les différentes especes de son terrain , afin de sçavoir bien préparer ses champs & ses prés pour les diverses semences qu'il y veut mettre & leur donner l'engrais qui leur convient ; s'il se faisoit une étude particulière de bien connoître les pâturages & les fourages , pour donner à chaque bétail la nourriture qui lui profite le mieux , & que par ses soins & ses peines , il parvint au point de n'agir que par des principes sûrs , & infaillibles. De cette façon il ne risqueroit jamais de se faire illusion sur de fausses maximes , ni de se laisser surprendre & duper par des domestiques ou des fermiers interessés & mercenaires.

GRACES à la divine Providence nous habitons un país , qui pour sa fertilité & son agrément peut être mis en parallèle , avec les contrées les plus heureuses , & qui peut nous procurer autant & plus d'avantages qu'on en trouve ailleurs. Nos montagnes , nos forêts , sont de vraies sources de richesses ; nôtre terrain est aussi fertile qu'aucun autre dès que l'art vient au secours de la nature. Nous ne manquons pas d'occasions de faire voir nôtre bon sens , & nôtre génie. Il est plus grand , & plus glorieux de cultiver & d'améliorer son propre país , que d'en conquérir de nouveaux. Le premier est une occupation innocente , qui est toujours accompagnée de toutes sortes de fatifsactions , d'agrémens & de

de bénédictions. Le second est toujours suivi de mille dangers, d'allarmes, de destructions & de désolations. Pourrions nous faire un meilleur choix ?

NOUS avons le bonheur de vivre dans une paix profonde, sous le gouvernement le plus doux qu'il soit possible de trouver. Chacun peut posséder ses biens en sûreté, jouir de ses avantages sous la protection de nôtre gracieux Souverain, & recueillir abondamment les fruits inestimables de la douce tranquillité & des précieuses bénédictions, que le Tout-Puissant répand depuis si longtems sur nôtre chère Patrie.

